

SYLVIE PATRON

## Introduction

L'identification des modèles et des méthodes d'interprétation dans les différentes disciplines, notamment des sciences humaines, est un des objectifs majeurs du programme de recherche HERMÈS (Histoires et théories de l'interprétation), coordonné par Françoise Lavocat à l'Université Paris Diderot-Paris 7. Dans le domaine de la théorie du récit littéraire, la question de l'interprétation soulève des problèmes particuliers, liés à l'histoire de la discipline, ou du domaine de recherche, et à son évolution récente (couramment envisagée comme une évolution de la narratologie «classique» à la narratologie «post-classique»<sup>1</sup>). Les 12 et 13 décembre 2008 s'est tenu à l'Université Paris Diderot-Paris 7 un colloque international bilingue intitulé *Théorie, analyse, interprétation des récits/ Theory, analysis, interpretation of narratives*, co-financé par l'Agence nationale pour la recherche, organisme financeur du programme HERMÈS, et le Centre d'études et de recherches interdisciplinaires du département de Lettres, arts, cinéma. Il a réuni seize chercheurs allemands, belges, français, japonais, nord-américains et suisses, invités à réfléchir et à discuter sur trois problèmes ou ensembles de problèmes:

1. *Le problème des rapports entre la théorie, l'analyse et l'interprétation du récit.* — Quel rôle doit jouer la théorie dans l'analyse et l'interprétation des récits? Quel peut être l'effet en retour

---

1 L'expression est de David Herman (voir Herman 1999: 2-3). Elle signifie que la narratologie «postclassique» contient la narratologie dite «classique» (celle de Roland Barthes, Tzvetan Todorov, Gérard Genette, Mieke Bal, Gerald Prince, Shlomith Rimmon-Kenan, etc.) comme un de ses moments, mais se caractérise aussi par une profusion de nouvelles méthodes et hypothèses de recherche. Telle qu'elle est utilisée, elle ne tient généralement pas compte des théories alternatives à la narratologie (celles de Käte Hamburger, S.-Y. Kuroda et Ann Banfield; voir Patron 2009: 24 et *passim*, et dans ce volume, pp. 147-148).

de l'analyse et de l'interprétation sur la théorie du récit? La prise en compte des plans de l'analyse et de l'interprétation permet-elle, par exemple, de trancher entre des théories concurrentes? Ou encore: la théorie narrative doit-elle exclure certains types de «récit» moderne, pour reprendre une formulation de Nicolas Ruwet à propos de la poésie?<sup>2</sup>

2. *Le problème des rapports entre l'analyse et la lecture «courante» des récits.* — Le but de l'analyse est-il de rendre compte de ce qui se passe dans la lecture «courante» des récits? Les études menées sur des groupes de lecteurs empiriques conduisent-elles à modifier l'analyse, voire la théorie du récit? Que penser, par exemple, de la valorisation de l'opposition entre récits fictionnels et récits non fictionnels dans la théorie narrative, et de la négation de cette opposition dans certains travaux de psychologie cognitive?

3. *Le problème de la portée historique et culturelle de la théorie du récit.* — Comment des spécialistes du Moyen Age ou de l'âge classique, ou encore de littératures non occidentales, définissent-ils les limites de pertinence des hypothèses et des concepts de la théorie du récit pour l'analyse et l'interprétation de leurs propres corpus narratifs?

Par «théorie», on entend ici un ensemble d'hypothèses, de concepts et de conclusions concernant le récit en général, et on sous-entend que, comme toute théorie scientifique, elle a pour trait distinctif d'être essentiellement en rapport avec le vrai et le faux. Par «analyse», on entend un ensemble de méthodes et d'instruments destinés à permettre une description plus exacte ou plus précise des récits ou de certains récits en particulier. Et par «interprétation», le processus par lequel le lecteur ou le critique, confronté à la manifestation linéaire d'un récit en particulier, la remplit de sens et, s'agissant du critique, essaie

---

2 Voir Ruwet (1975: 349): «[...] cela ne me gênerait pas si une théorie poétique faisant jouer un rôle central aux parallélismes excluait certains types de «poésie» moderne — pas plus que ne me gênerait une théorie musicale générale qui rendrait compte de Mozart, Debussy, Gesualdo, Schönberg, le gagaku, le chant grégorien, etc., mais qui exclurait, comme non-musique, par exemple le *Radio Music* de John Cage; j'y verrais plutôt une corroboration de la théorie.»

d'expliquer comment le récit produit ces interprétations sémantiques ou d'autres significations.

Cet ouvrage constitue les actes, légèrement modifiés du point de vue du nombre et de la répartition des contributions, du colloque de décembre 2008.

\*

L'histoire des relations entre la théorie, l'analyse et l'interprétation des récits littéraires, de la fin des années 1960 (émergence de la narratologie comme discipline ou domaine de recherche) aux années 1990 et au-delà («revisitation» de la narratologie<sup>3</sup>, identification de la narratologie postclassique, nouvelle actualité donnée aux théories alternatives à la narratologie) mériterait de faire l'objet d'un travail de recherche approfondi. Je ne rappelle ici que quelques jalons.

1. *L'abstinence interprétative de la narratologie*. — J'emprunte cette expression à Sylvère Lotringer, qui l'emploie à propos de la poétique (la poétique structuraliste en général et celle de Tzvetan Todorov en particulier).<sup>4</sup> La narratologie, généralement conçue comme une branche de la poétique, récuse l'interprétation en raison de sa prétendue subjectivité, qui est enracinée dans l'appréhension de l'œuvre par le critique-interprète. Voir Todorov: «Le sens (ou la fonction) d'un élément de l'œuvre, c'est sa possibilité d'entrer en corrélation avec d'autres éléments de cette œuvre et avec l'œuvre entière [...]. Il n'en va pas de même quant à l'interprétation. L'interprétation d'un élément de l'œuvre est différente suivant la personnalité du critique, ses positions idéologiques, suivant l'époque. Pour être interprété, l'élément est inclus dans un système qui n'est pas celui de l'œuvre mais celui du critique».<sup>5</sup> La narratologie est du côté

---

3 Voir les trois numéros spéciaux de la revue *Poetics Today* intitulés «Narratology Revisited» (McHale et Ronen 1990a, 1990b et 1991).

4 Voir Lotringer (1971: 197).

5 Todorov (1981 [1966]: 131-132). Cette opposition entre sens (fonction, capacité fonctionnelle d'entrer en corrélation) et interprétation (sens du critique-interprète) est également au cœur des travaux de A. J. Greimas, même si celui-ci appelle «interprétation» ce que Todorov appelle «sens» (voir Greimas 1981

de la description, neutre, objective, définitive («Chaque élément de l'œuvre a un ou plusieurs sens [...], qui sont en nombre fini et qu'il est possible d'établir une fois pour toutes»<sup>6</sup>), et abandonne à la critique les tâches d'interprétation et éventuellement d'évaluation des récits. Chez Gérard Genette, le refus de l'interprétation prend la forme spécifique du refus de l'«imposition de cohérence», qui ne dépend, selon lui, que des facultés de persuasion du critique-interprète: «[...] il me paraîtrait fâcheux de chercher l'«unité» à tout prix, et par là de *forcer* la cohérence de l'œuvre — ce qui est, on le sait, l'une des plus fortes tentations de la critique, l'une des plus banales (pour ne pas dire des plus vulgaires), et aussi l'une des plus aisées à satisfaire, n'exigeant qu'un peu de rhétorique interprétative»<sup>7</sup>; «Je répugne toujours autant à ces impositions de «cohérence» dont la critique interprétative a le facile secret [...]».<sup>8</sup> Certains narratologues manifestent plus de considération pour la critique et ses objets. Mieke Bal postule même une relation de complémentarité entre la critique d'un côté, la narratologie (conçue comme narratologie «générale») et la science de la littérature de l'autre: «Les objets de la critique, l'analyse, l'interprétation et l'évaluation des textes, nécessitent une interaction constante entre critique, narratologie et science de la littérature. Si la critique peut profiter, pour ses activités, des données que lui fournissent les deux autres disciplines, celles-ci ont besoin des vérifications par la critique des concepts qu'elles proposent».<sup>9</sup> Cependant, tous s'accordent à considérer que la narratologie en tant que discipline ou domaine de recherche n'a pas pour objets l'interprétation ni l'évaluation des récits, ni même l'explication de la façon dont fonctionnent l'interprétation et l'évaluation des récits.<sup>10</sup>

---

[1966]). On ne trouve pas d'autre mention significative de l'interprétation dans Barthes (éd.) (1981 [1966]).

6 Todorov (1981 [1966]: 131).

7 Genette (2007 [1972]: 279).

8 Genette (2007 [1983]: 423).

9 Bal (1977: 14). Voir aussi la préface de la première édition de Bal (1997, 2004 [1985]: ix-x).

10 On fera une exception ici pour le travail de Tamar Yacobi sur l'interprétation des incohérences (*inconsistencies*) dans les récits ou dans certains récits (voir Yacobi 1981).

On notera que les représentants des théories alternatives à la narratologie ne se différencient pas des narratologues sur ce point. Ann Banfield évoque «ce qui est conçu traditionnellement comme étant l'objet propre de la critique littéraire, par opposition à la théorie littéraire: questions concernant la sélection et la combinaison par un écrivain singulier de formes disponibles dans la langue, questions concernant la relation entre la biographie (la «vie»), l'histoire (le «temps») et l'œuvre elle-même, analyse des relations entre le style et la signification, questions d'interprétation, jugements portant sur la valeur littéraire».<sup>11</sup>

2. *La querelle Lanser-Diengott (ou querelle de la narratologie féministe)*. — Elle marque une étape dans l'histoire des relations entre la théorie, l'analyse et l'interprétation des récits et, en même temps, fait ressortir nettement la position de la narratologie classique. En 1986, Susan S. Lanser publie un article intitulé «Toward a Feminist Narratology», dans lequel elle se demande «si la critique féministe et en particulier l'étude des récits écrits par des femmes peut profiter des méthodes et des perspectives de la narratologie, et si, réciproquement, la narratologie peut être modifiée par la grille de lecture [*the understandings*] de la critique féministe et l'expérience des textes de femmes».<sup>12</sup> Lanser avance trois raisons principales pour expliquer l'ignorance réciproque de la critique féministe et de la narratologie (entendue comme «la branche de la poétique qui s'intéresse à la définition et à la description de tous les aspects du récit»<sup>13</sup>): l'indifférence à la question du genre dans la narratologie, que ce soit dans la désignation de son canon ou dans la formulation de ses questions et de ses hypothèses; la conception mimétique du récit et de ses éléments (en particulier les personnages) dans la critique féministe, et la conception sémiotique de ces mêmes éléments dans la narratologie; l'importance accordée au contexte de production et de réception des récits dans la critique féministe et, au contraire, la décontextualisation des récits opérée par la narratologie. Elle montre, à partir de l'étude d'un exemple, la forme que pourrait prendre la

---

11 Banfield (1983: 204; je traduis).

12 Lanser (1986: 342; je traduis).

13 *Ibid.*: 362, n. 6.

collaboration de la critique féministe et de la narratologie. En 1988, Nilli Diengott répond à l'article de Lanser dans «Narratology and Feminism». En s'appuyant sur le découpage des études littéraires proposé par Benjamin Hrushovsky<sup>14</sup>, elle affirme que «ce que Lanser éprouve le besoin de dire sur les points de divergence entre la narratologie et la critique féministe est inhérent aux objets et aux méthodes de recherche de la narratologie en tant que poétique théorique. Son analyse est basée sur une confusion entre la poétique théorique et d'autres champs à l'intérieur des études littéraires, tels que l'interprétation, la poétique historique ou encore la critique».<sup>15</sup> Pour Diengott, «le genre peut être extrêmement significatif dans l'interprétation [...]. Mais l'interprétation *n'est pas* la narratologie, *n'est pas* la poétique théorique», «Lanser s'intéresse manifestement à l'interprétation, mais la narratologie est une activité totalement différente».<sup>16</sup> L'article de Diengott a aujourd'hui un intérêt essentiellement historique, même si certains des problèmes soulevés (par exemple, le problème des rapports entre le «système de la littérature» et les œuvres littéraires elles-mêmes, ou le problème de la définition du contexte<sup>17</sup>) ont une valeur épistémologique plus générale.

3. *Les nouvelles narratologies.* — «Narratologie contextualiste», «narratologie féministe», «narratologie rhétorique», «narratologie naturelle», «narratologie cognitive», «narratologie culturelle et historique», etc.: les années 1990 voient une explosion de nouvelles formes de narratologie. Elles ont en commun de se saisir de problèmes, tels que le contexte, le genre, les transactions rhétoriques entre auteurs, narrateurs et différents types de récepteurs, les opérations cognitives de la compréhension narrative, etc., que la narratologie avait volontairement ou involontairement ignorés, et de remettre en question l'accent porté sur la description au détriment de l'interprétation et de l'évaluation des récits. Comme le remarque Ansgar Nünning à propos de ce qu'il appelle les «approches contextualistes, thématiques et

---

14 Voir Hrushovsky (1976).

15 Diengott (1988: 46; je traduis).

16 *Ibid.*: 45, 49.

17 Voir *ibid.*: 44-45 et 46, Lanser (1988: 55 et 56), Prince (1995: 77-78 et 78-82) et Roussin dans ce volume (pp. 48, 53-54).

idéologiques» («*Contextualist, thematic, and ideological approaches*»), la plupart de ces approches «ne sont pas véritablement des «narratologies» dans la mesure où il s'agit simplement d'applications des modèles et des catégories de la narratologie à des textes, des genres ou des périodes particulières. A l'exception peut-être de la narratologie féministe, dont on peut soutenir qu'elle a authentiquement enrichi les perspectives de la narratologie, en apportant de nouveaux éclairages sur «le récit en tant que tel» (Prince 1995a: 79), la plupart des approches contextualistes, thématiques et idéologiques se sont intéressées à des problèmes qui ne sont pas véritablement pertinents pour la narratologie». <sup>18</sup> Nünning propose par conséquent de distinguer entre «applications de la narratologie», ou «critique narratologique» («*narratological criticism*», une expression empruntée à Gerald Prince<sup>19</sup>), et «narratologie à proprement parler», en précisant qu'il s'agit moins d'une opposition binaire que d'un continuum entre l'un et l'autre pôle.

4. *La querelle Darby-Kindt et Müller (ou querelle de la narratologie contextualiste)*. — L'article publié en 2001 par David Darby sous le titre «Form and Context: An Essay in the History of Narratology» a suscité deux sortes de réaction. La première porte sur la comparaison qu'il propose entre la théorie narrative allemande et la narratologie structuraliste et ses principaux développements aux Etats-Unis.<sup>20</sup> La seconde, qui est la seule qui m'intéresse ici, porte sur la réorientation qu'il préconise en faveur d'une narratologie «contextualiste» ou «fonctionnaliste»<sup>21</sup>, associant l'analyse narratologique et l'interprétation des récits dans leur contexte de production et de

---

18 Nünning (2003 [2000]: 251; je traduis). On prendra garde au fait que les «approches thématiques» de Nünning ne désignent pas la même réalité que la «narratologie thématique» de Raphaël Baroni dans ce volume (188, 191). Ce que Baroni appelle «narratologie thématique» est appelé «narratologie de l'histoire» («*story (oriented) narratology*») ou «théorie narrative syntaxique» («*syntactic narrative theory*») dans l'article de Nünning.

19 Voir Prince (1995: 77).

20 Voir Fludernik (2003).

21 L'expression «narratologie contextualiste» est empruntée à Seymour Chatman (voir Chatman 1990); l'adjectif «fonctionnaliste», à Meir Sternberg (voir Sternberg 1992: 529).

réception, et ayant pour concept-clé le concept d'auteur implicite. Dans «Narratology and Interpretation: A Rejoinder to David Darby», Tom Kindt et Hans-Harald Müller montrent les limites de la réflexion historique et épistémologique de Darby («Un changement de paradigme?»<sup>22</sup>) et présentent le concept d'auteur implicite comme «une source inépuisable de confusion conceptuelle».<sup>23</sup> «Comme la plupart des manifestes contextualistes, écrivent-ils, l'examen par Darby des travaux réalisés antérieurement dans le champ donne la fausse impression qu'il faudrait choisir entre une théorie narrative classique, structuraliste, rejetant l'interprétation des textes littéraires, et une narratologie contextualiste-fonctionnaliste, incluant cette l'interprétation. La comparaison écarte la possibilité d'appréhender la narratologie comme un instrument heuristique plutôt que comme une théorie de l'interprétation».<sup>24</sup> Comme Nünning, ils considèrent que, dans la pratique, l'approche contextualiste s'apparente plus à une forme de critique qu'à une forme de narratologie: «Autant qu'on puisse en juger, les analyses contextualistes du récit se sont contentées jusqu'à maintenant de recourir au vocabulaire de la narratologie classique dans des contextes interprétatifs. Au lieu de présenter une nouvelle conception de la narratologie, elles ont seulement démontré l'utilité heuristique de la théorie narrative traditionnelle».<sup>25</sup>

5. — Kindt et Müller ont publié plusieurs ouvrages et articles concernant entièrement ou en partie la question des relations entre la narratologie, ou plus généralement la théorie narrative, et l'inter-

---

22 Kindt et Müller (2003a: 415; je traduis).

23 *Ibid.*: 417. Sur l'auteur implicite, voir aussi Kindt et Müller (2006).

24 Kindt et Müller (2003a: 416). Une note renvoie à Kindt et Müller (2003b); voir notamment: 211-215. On notera que Darby n'emploie jamais l'expression «théorie de l'interprétation» («*theory of interpretation*») et que Kindt et Müller, dans leurs différents ouvrages et articles sur la question, ne sont pas absolument clairs sur le sens de cette expression, qui est tantôt synonyme d'«approche» ou de «grille interprétative» (comme le féminisme, la psychanalyse ou encore le marxisme, qu'ils ne mentionnent pas), tantôt synonyme de «théorie générale de l'interprétation» (comme celle d'Umberto Eco, par exemple).

25 Kindt et Müller (2003a: 417, n. 14). Cette phrase est reprise quasiment à l'identique dans Kindt et Müller (2003b: 210-211).



prétation.<sup>26</sup> On leur doit notamment une taxinomie des positions prises par la narratologie à l'égard de l'interprétation («autonomiste», «contextualiste», «fondationnaliste» et «heuristique»<sup>27</sup>) et un essai de définition des exigences auxquelles la narratologie doit se conformer pour être ce qu'ils appellent «une heuristique pour l'interprétation».<sup>28</sup> Mais on peut également regretter qu'ils aient contribué à focaliser l'attention sur le problème posé à la narratologie par les approches contextualistes, au détriment d'autres façons de concevoir les relations entre la théorie narrative et l'interprétation. On peut enfin constater que, malgré une différence considérable en termes d'élaboration, leur position se rapproche de celle de Diengott par bien des aspects: défense de la narratologie classique, considérée comme un socle de connaissances non problématiques; opposition exclusive entre la description et l'interprétation (ce qui est description n'est pas interprétation et réciproquement); refus de l'«argument du corpus», selon lequel les modèles et les méthodes de la narratologie pourraient être modifiés par l'extension du corpus narratologique; conception de la théorie narrative comme une discipline analytique, travaillant sur des concepts (comme la philosophie), et non comme une discipline ou un domaine de recherche empirique (comme les sciences du langage, par exemple).

\*

Ce qu'il me paraissait intéressant d'examiner, dans le cadre du programme HERMÈS et plus précisément dans celui du colloque *Théorie, analyse, interprétation des récits*, c'est la façon dont l'application des modèles et des méthodes de la narratologie (non interprétatifs en principe, puisqu'ils concernent ce qui rapproche l'œuvre analysée des autres, alors que l'interprétation est censée dégager ce qu'elle a d'unique) détermine les propriétés de l'œuvre et donc prescrit un certain cadre d'interprétation. Je m'inscris dans la

---

26 Voir Kindt et Muller (2003b, 2006: 63-148), Kindt (2007: 65-78) et (2008).

27 Voir Kindt et Muller (2003b: 206-209; je traduis). Voir aussi Roussin dans ce volume (50-51).

28 Voir Kindt et Müller (2003b: 209 et 211-215).

continuité de la narratologie féministe et de certaines réflexions «postmodernistes» sur ce point. Voir Lanser: «La narratologie formaliste-structuraliste doit «savoir» [*may know*] que ses catégories ne sont pas immanentes, mais elle fait comme s'il s'agissait d'un texte stable et immédiatement connaissable [*knowable*], directement disponible pour des opérations taxinomiques elles-mêmes neutres et dépourvues de tout biais interprétatif» (Chambers: 18-19). La critique féministe n'a simplement jamais eu ce luxe: dans sa critique du biais masculin, elle a été bien obligée de considérer que la théorie en dit quelquefois plus long sur le lecteur que sur le texte». <sup>29</sup> Voir aussi la réflexion d'Andrew Gibson à propos de la voix, dont je ne cite que quelques phrases: «Genette soutient que «tout récit fait entendre une voix», et il est clair que le concept de voix est indispensable à la narratologie genettienne [...]. [Mais] Genette ne problématise jamais l'idée de voix. Alors que les manifestations de la voix narrative peuvent être classées, la voix elle-même existe simplement comme une essence». <sup>30</sup> Gibson insiste sur le fait que «la narratologie basée sur la voix fait elle-même partie d'un univers culturel et idéologique particulier» et il ajoute que «[d]'autres conceptions du récit sont possibles». <sup>31</sup> On pourrait citer également David Herman, dans l'introduction de *Narratologies: New Perspectives on Narrative Analysis* (1999), et Shlomith Rimmon-Kenan, dans la postface à la réédition de *Narrative Fiction: Contemporary Poetics* (2002), qui signent leur appartenance à la narratologie postclassique entre autres par la reconnaissance de ce que la description n'est jamais neutre, qu'elle n'est jamais entièrement séparée de l'interprétation. <sup>32</sup>

\*

---

29 Lanser (1986: 345; je traduis).

30 Gibson (1996: 144; je traduis). «Tout récit fait entendre une voix» («*Every narrative resonates with a voice*») est une citation de Marc Blanchard paraphrasant Genette (voir Blanchard 1992: 65).

31 Gibson (1996: 144).

32 Voir Herman (1999: 12) et Rimmon-Kenan (2002: 139). La phrase de Herman est citée dans Nünning (2003 [2000]: 245, n. 6).

L'ouvrage est organisé en trois parties, qui reprennent les titres des trois sessions du colloque. La première s'ouvre sur deux articles de réflexion générale signés respectivement de Tom Kindt et Hans-Harald Müller et de Philippe Roussin. L'article de Kindt et Müller, qui prolonge leurs ouvrages et articles antérieurs sans en clore la série («What, then, Is Narratology? A Next-to-Last Look»), concerne le statut, la structure et la fonction de la narratologie. Les auteurs réaffirment notamment, contre les approches contextualistes, que la narratologie ne peut et ne doit être conçue que comme une heuristique pour l'interprétation. Dans le deuxième temps de leur analyse, ils s'élèvent contre l'idée que le succès ou l'échec rencontrés dans l'application des modèles et des méthodes d'une théorie est un critère (ou du moins un critère suffisant) pour l'évaluation de cette théorie. (Ce passage est essentiellement dirigé contre Franz K. Stanzel et la position «vérificationniste» ou «confirmationniste» en matière d'évaluation des théories). Au critère de l'application pratique, ils proposent de substituer un ensemble de critères portant exclusivement sur les concepts utilisés par la théorie. L'article de Philippe Roussin, qui adopte une position très différente de celle de Kindt et Müller à l'égard du contextualisme, replace l'évolution de la narratologie classique à la narratologie postclassique dans le cadre plus large de l'évolution des sciences humaines et sociales depuis les années 1960 (retour au premier plan des problématiques de l'herméneutique et de l'interprétation, «tournant narratif» en histoire, en sociologie, en psychologie, etc.). Roussin fait notamment remarquer que, par un renversement significatif, ce n'est plus le fait d'être inscrit dans un contexte qui est considéré comme une propriété, essentielle ou accessoire, du récit, c'est la narrativité elle-même qui est considérée aujourd'hui comme une propriété dépendante du contexte. Il montre cependant les problèmes qui se posent dès lors qu'on entreprend de définir le contexte des récits. L'article de Brian Richardson, consacré aux récits de fiction qu'il qualifie d'«insolites» («*unusual*») ou de «non naturels» («*unnatural*»), ou encore de «non mimétiques» («*non-mimetic*») par rapport aux récits du monde réel, fait la transition entre les articles de réflexion générale et ceux qui sont basés sur des études de cas. Richardson avance plusieurs arguments en faveur de l'inclusion de ces

récits dans le corpus de la théorie narrative. Il fait également ressortir le biais mimétique (*mimetic bias*) de la narratologie classique, perceptible dans sa conception de l'histoire et du récit (abordée sous l'angle de la temporalité), dans sa conception du narrateur et de la narration (abordée sous l'angle de l'opposition entre homodiégèse et hétérodiégèse), ainsi que du personnage (conception réaliste et anthropomorphique). Il souligne le caractère insolite (*unusual*) d'une situation qui veut que «les catégories [soient] élaborées pour des types narratifs possibles, mais pour le moment inexistants, comme c'est le cas dans les travaux de Todorov et d'autres, alors que des récits existants, influents et reconnus sont ignorés»<sup>33</sup> et en appelle à une reconfiguration de la théorie narrative à partir de l'examen empirique des récits existants. Les quatre articles suivants sont basés entièrement ou en partie sur des études de cas. Celui de Henrik Skov Nielsen est proche de celui de Richardson dans sa critique des théories narratives unifiées ou unificatrices (*unified theories of narrative*), qui définissent tous les récits par rapport au récit conversationnel, considéré comme prototypique, et dans son insistance sur le caractère non seulement non prototypique mais complètement atypique (*un-typical*) des récits de fiction. En s'appuyant sur plusieurs exemples, dont *A Million Little Pieces* de James Frey, Nielsen montre la nécessité de repenser le concept d'auteur, créateur de formes éventuellement non naturelles et non communicationnelles, à la place de celui de narrateur, tel qu'il est utilisé par les théories unificatrices, pour pouvoir interpréter correctement les récits de fiction. L'article de James Phelan (qui est cité par Nielsen parmi les représentants des théories unificatrices, mais dont les travaux témoignent aussi de son intérêt pour l'interprétation et l'évaluation des récits) est une exploration convaincante de «ce que Kafka et une théorie rhétorique du récit peuvent faire l'un pour l'autre»: la théorie rhétorique du récit permettant de cerner certains des effets qui font la puissance de «Das Urteil» («Le Verdict»), la lecture critique de la nouvelle de Kafka permettant d'enrichir la théorie sur un certain nombre de points. L'article de John Pier sur *Lost in the Funhouse* (*Perdu dans le labyrinthe*) de John Barth illustre le fait que toute œuvre narrative d'une certaine complexité (et *a fortiori*

---

33 Cf. p. 68 (je traduis).

une œuvre narrative d'une extrême complexité, comme celle de Barth) représente un défi pour la théorie narrative (en l'occurrence, la théorie de l'enchâssement narratif telle qu'elle est présentée dans les travaux de Genette en particulier). Mon propre article sur *Pedro Páramo* de Juan Rulfo se distingue des précédents en ce qu'il part d'une opposition théorique, l'opposition entre les théories «communicationnelles» et «non communicationnelles» ou «poétiques» du récit de fiction, et se propose de mettre ces théories à l'épreuve d'une micro-lecture empirique. Cet article partage un certain nombre de vues avec celui de Nielsen, mais il s'en différencie également par l'affirmation de la nécessité de distinguer, dans le récit de fiction, ce qui relève du contenu de la représentation fictionnelle et ce qui relève des moyens mobilisés au service de la construction de cette représentation (cette distinction est proche de celle que fait Phelan entre la composante «mimétique» et la composante «synthétique» des récits de fiction).

La deuxième partie, intitulée «L'analyse et la lecture «courante» du récit», contient nettement moins d'articles que la première. Cependant, il faut bien voir que plusieurs articles de la première partie (ceux de Richardson, Phelan et le mien en particulier) comportent des passages qui se rattachent directement à la problématique de la deuxième. Cette partie s'ouvre sur un article de Raphaël Baroni concernant la conception postclassique de l'intrigue et sa différence avec la conception classique, structuraliste, de la séquentialité narrative (accent mis sur la performance interprétative du lecteur et sur les dimensions passionnelles et cognitives de cette performance, critique de la séparation entre la narratologie thématique, ou narratologie de l'histoire, et la narratologie du discours, et de l'abandon de la séquentialité narrative à la première, réévaluation de la dimension discursive de l'intrigue). Le lecteur dont parle Baroni n'est pas le lecteur spécialiste, mais le lecteur de la lecture courante, qui va de l'avant et qui, porté par un sémantisme puissant, se laisse prendre par l'histoire racontée. Les deux articles suivants forment un diptyque antagoniste à propos de la distinction entre les récits fictionnels et les récits non fictionnels. Celui de Jérôme Pelletier, «Du récit à la fiction: un point de vue de philosophie cognitive», se base sur les résultats de

certaines expériences d'imagerie cérébrale, rapprochés des hypothèses des psychologues de la compréhension des récits, pour affirmer qu'«il n'y a aucune base à la distinction de l'équipement mental mobilisé pour le traitement cognitif des récits fictionnels et non fictionnels»<sup>34</sup> (cependant, Pelletier postule l'existence d'une «compétence fictionnelle», définie comme la capacité à gérer les cognitions et émotions d'une manière adaptée aux représentations de type fictionnel). Celui de Marc Hersant, «Hercule travesti: la fiction, une impasse pour l'interprétation des *Mémoires* de Saint-Simon», montre de façon également convaincante la nécessité de cette distinction pour comprendre et interpréter une œuvre comme celle de Saint-Simon. On peut remarquer que Hersant ne se réclame pas de la narratologie, dont il rappelle qu'elle n'a que récemment découvert la distinction entre les récits fictionnels et les récits non fictionnels, mais semble trouver plus d'incitation à la réflexion dans la théorie narrative de Käte Hamburger: «Le rapport passionné ou névrotique à l'advenu ne saurait être confondu avec la liberté créatrice d'une fiction pure au sens de l'auteur de *Logique des genres littéraires*. La déformation subjective du réel, contrairement à ce qu'on lit souvent, est le *contraire de la fiction*.»<sup>35</sup>

La troisième partie, consacrée à la portée historique et culturelle de la théorie du récit, contient quatre articles qu'il est possible d'associer deux à deux. Le premier, signé de Michèle Gally, porte sur le roman médiéval français et sur sa relation au «conte», c'est-à-dire à la fois au conte qu'il n'est plus et qu'il revendique de ne plus être, comme on le voit dans les prologues de Chrétien de Troyes, et au conte qu'il convoque fréquemment comme origine de l'histoire racontée (ce sont les formules célèbres «Or dist li contes que...», «Or se taist atant li contes», etc.). Pour Michèle Gally, il s'agit là d'une stratégie de légitimation comportant plusieurs dimensions: dimension linguistique de l'opposition entre le latin et le français, dimension «médiologique» (l'adjectif est de moi) de l'opposition entre l'oral et l'écrit, dimension religieuse du rapport à l'*auctoritas*. A plusieurs reprises, elle suggère que les théories non communicationnelles ou poétiques du récit de

---

34 Cf. p. 227.

35 Cf. p. 261.

fiction, centrées sur le travail de l'auteur, sont plus adaptées que les théories communicationnelles, centrées sur le discours du ou d'un narrateur, pour rendre compte de ces récits. L'article de Patricia Eichel-Lojkine, «Comment interpréter un objet variable, le conte?» porte sur le conte classique européen et concerne plus la méthodologie que la théorie *stricto sensu*. Il montre, à partir de l'étude du «Chat Botté» de Perrault, comparé aux histoires de chattes astucieuses de Straparola et de Basile, l'intérêt qu'il peut y avoir à croiser une approche «phylogénétique» du conte, tenant compte de son insertion dans un ensemble de textes et de motifs intertextuels, et une approche «ontogénétique», centrée sur son agencement propre. Les deux derniers articles sont le fait de spécialistes de littérature japonaise et interrogent de différentes manières l'idée que la théorie narrative occidentale serait un universel culturel (cette interrogation est déjà amorcée dans l'article de Richardson, à propos des récits de fiction non naturels). Dans «La narratologie a-t-elle des frontières linguistiques et culturelles?», Akihiro Kubo propose une présentation intéressante de la théorie narrative de Sadakazu Fujii, centrée sur les concepts de «personne zéro» et de «quatrième personne», qui apparaissent comme emblématiques de la «perspective asiatique» de Fujii. L'article éclaire également les difficultés que notre terminologie recèle sur des questions comme le caractère oral ou écrit du récit, la conception de la situation de production du récit, celle de l'inscription linguistique du narrateur dans le récit. Enfin, dans «La littérature japonaise et le sujet flottant: jalons d'une esthétique», Cécile Sakai examine la façon dont certains auteurs japonais (Natsume Sôseki, Yasunari Kawabata, Haruki Murakami) ont exploité les possibilités ouvertes par l'absence de sujet grammaticalement exprimé dans la phrase japonaise. Elle appelle de ses vœux «l'élaboration d'un appareil critique, en théorie du récit, qui soit adapté à cette configuration en creux»<sup>36</sup> et y contribue par ses propres analyses. Ces deux articles et le mien manifestent un intérêt commun pour la traduction et ses enjeux interprétatifs.

L'ensemble de l'ouvrage, dans sa richesse et sa diversité, avec ses manques et parfois ses contradictions, qu'on n'a pas cherché à cacher,

---

36 Cf. p. 326.

constitue une introduction stimulante à l'étude des problèmes posés par les rapports entre la théorie, l'analyse et l'interprétation des récits littéraires, étude qui mériterait d'être prolongée dans des travaux individuels et collectifs, comme le soulignent d'ailleurs plusieurs articles.

\*

Je remercie tous les participants au colloque *Théorie, analyse, interprétation des récits/ Theory, analysis, interpretation of narratives* (outre les contributeurs de l'ouvrage, Gunther Martens et Françoise Revaz), Marc Hersant qui a bien voulu apporter sa contribution à la deuxième partie, les membres du comité scientifique de l'ouvrage: Claire Badiou-Monferran, Franck Bauer, Guiomar Hautcœur, Françoise Lavocat, Gilles Philippe, John Pier, Cécile Sakai et Régis Salado. Je remercie aussi Françoise Lavocat en tant que coordinatrice du programme HERMÈS, ainsi que Francis Marmande, directeur du CÉRILAC. Je saisis l'occasion de remercier Claude Murcia et Marie-Cécile Patron pour l'aide qu'elles m'ont apportée dans l'élaboration de mon propre article. Merci enfin à Marie Ladame-Buschini, qui a collaboré aux traductions, et à Malika Combes, qui a assuré la mise en page de l'ouvrage.

Je signale que l'article de James Phelan doit paraître en anglais dans un ouvrage collectif consacré à Kafka et que c'est avec l'accord des éditeurs qu'il est prépublié ici en traduction française:

James Phelan, «Progression, Speed, and Judgment in Kafka's *Das Urteil*», in Jakob Lothe, Beatrice Sandberg and Ronald Speirs, *Franz Kafka: Narrative, Rhetoric, and Reading*, Columbus, Ohio State University Press, 2011.

Paris, novembre 2009



## Références bibliographiques

- Bal, Mieke (1977), *Narratologie. Essais sur la signification narrative dans quatre romans modernes*, Paris, Klincksieck.
- , (1997, 2004 [1985]), *Narratology: Introduction to the Theory of Narrative*, Toronto, Buffalo & London, University of Toronto Press.
- Banfield, Ann (1983), «Linguistic Competence and Literary Theory», in John Fisher (ed.), *Essays on Aesthetics: Perspectives on the Work of Monroe C. Beardsley*, Philadelphia, Temple University Press, pp. 201-234.
- Barthes, Roland (éd.) (1981 [1966]), *L'Analyse structurale du récit (Communications, n° 8)*, Paris, Seuil, «Points».
- Blanchard, Marc (1992), «His Master's Voice», *Studies in the Literary Imagination*, vol. 25, n° 1, pp. 61-78.
- Chambers, Ross (1984), *Story and Situation: Narrative Seduction and the Power of Fiction*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Chatman, Seymour (1990), «What Can We Learn from Contextualist Narratology?», *Poetics Today*, vol. 11, n° 2, pp. 309-328.
- Darby, David (2001), «Form and Context: An Essay in the History of Narratology», *Poetics Today*, vol. 22, n° 4, pp. 829-852.
- Diengott, Nilli (1988), «Narratology and Feminism», *Style*, vol. 22, n° 1, pp. 42-51.
- Fludernik, Monika (2003), «History of Narratology: A Rejoinder», *Poetics Today*, vol. 24, n° 3, pp. 405-411.
- Genette, Gérard (2007 [1972]), «Discours du récit. Essai de méthode», *Figures III*, Paris, Seuil, rééd. sous le titre *Discours du récit*, «Points».
- , (2007 [1983]), *Nouveau discours du récit*, *ibid.*, rééd. à la suite de *Discours du récit*, «Points».
- Gibson, Andrew (1996), *Towards a Postmodern Theory of Narrative*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Greimas, Algirdas Julien (1981 [1966]), «Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique», in Roland Barthes (éd.), *L'Analyse structurale du récit (Communications, n° 8)*, Paris, Seuil, «Points», pp. 34-65.
- Herman, David (1999), «Introduction: Narratologies», *Narratologies: New Perspectives on Narrative Analysis*, Columbus, Ohio State University Press, pp. 1-30.
- Hrushovsky, Benjamin (1976), «Poetics, Criticism, Science: Remarks on the Fields and Responsibilities of the Study of Literature», *PTL (A Journal for Descriptive Poetics and Theory of Literature)*, n° 1, pp. iii-xxxv.
- Kindt, Tom (2007), «L'auteur implicite. Remarques à propos de l'évolution de la critique d'une notion entre narratologie et théorie de l'interprétation», trad. Thierry Grass & Sylvie Le Moël, in John Pier (éd.), *Théorie narrative. L'apport de la recherche allemande*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, «Les savoirs mieux de Septentrion», pp. 59-84.

- , (2008), «Back to Classical Narratology: Why Narrative Theory Should Not Bother Too Much about the Narrative Turn?», in Lars-Åke Skalin (ed.), *Narrativity, Fictionality, and Literariness: The Narrativist Turn and the Study of Literary Narrative*, Örebro, Örebro University Press (*Örebro Studies in Literary Studies and Criticism*, n° 7), pp. 25-36.
- Kindt, Tom & Müller, Hans-Harald (2003a), «Narratology and Interpretation: A Rejoinder to David Darby», *Poetics Today*, vol. 24, n° 3, pp. 413-421.
- , (2003b), «Narrative Theory and/or/as Theory of Interpretation», trad. John Ormrod, in Tom Kindt & Hans-Harald Müller (eds.), *What is Narratology? Questions and Answers regarding the Status of a Theory*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, «Narratologia», pp. 207-209.
- , (2006), «The Implied Author: Concept and Controversy», trad. Alastair Matthews, in *ibid.*
- Lanser, Susan S. (1986), «Toward a Feminist Narratology», *Style*, vol. 20, n° 1, pp. 341-363.
- , (1988), «Shifting the Paradigm: Feminism and Narratology», *Style*, vol., 22, n° 1, pp. 52-60.
- Lotringer, Sylvère (1971), «Vice de forme», *Critique*, n° 285, pp. 195-209.
- McHale, Brian & Ronen, Ruth (eds.) (1990a), «Narratology Revisited (I)», *Poetics Today*, vol. 11, n° 2.
- , (1990b), «Narratology Revisited (II)», *Poetics*, vol. 11, n° 4.
- , (1991), «Narratology Revisited (III)», *Poetics*, vol. 12, n° 3.
- Nünning, Ansgar (2003 [2000]), «Narratology or Narratologies?», in Tom Kindt & Hans-Harald Müller (eds.), *What Is Narratology? Questions and Answers Regarding the Status of a Theory*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, «Narratologia», pp. 239-275.
- Patron, Sylvie (2009), *Le Narrateur. Introduction à la théorie narrative*, Paris, Armand Colin, «U».
- Prince, Gerald (1995), «On Narratology: Criteria, Corpus, Context», *Narrative*, vol. 3, n° 1, pp. 73-84.
- Rimmon-Kenan, Shlomith (2002 [1983]), *Narrative Fiction: Contemporary Poetics*, London, Routledge.
- Ruwet, Nicolas (1975), «Parallélismes et déviations en poésie», in Julia Kristeva, Jean-Claude Milner & Nicolas Ruwet (éds.), *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste*, Paris, Seuil, pp. 307-351.
- Sternberg, Meir (1992), «Telling in Time (II): Chronology, Teleology, Narrativity», *Poetics Today*, vol. 13, n° 3, pp. 463-541.
- Todorov, Tzvetan (1981 [1966]), «Les catégories du récit littéraire», in Roland Barthes (éd.), *L'Analyse structurale du récit (Communications*, n° 8), Paris, Seuil, «Points», pp. 131-157.
- Yacobi, Tamar (1981), «Fictional Reliability as a Communicative Problem», *Poetics Today*, vol. 2, n° 2, pp. 113-126.

